

DISCOURS DE MONSIEUR MILLER, MAIRE DE TOUL EN 1940

Près de ces stèles mémoriales, dans ces lieux où vous avez vécu des heures inoubliables sur ce sol toulais que vos camarades et certains d'entre vous ont arrosé de leur sang, il n'est que de nous recueillir dans nos souvenirs communs, souvenirs cruels, certes, mais qui doivent être aussi pour nous tous, créateurs d'une règle de pensée et d'action.

Pourtant, pour donner à ce pèlerinage de piété que vous accomplissez aujourd'hui, à quelques jours à peine d'un anniversaire poignant, sur lequel rien que je sache n'a jamais été dit, ni écrit, tout le sens qu'il comporte pour vous et pour nous Toulais, il me faut, en quelques mots, évoquer ces tragiques journées de juin 1940, sur lesquelles il semble qu'on voudrait faire peser je ne sais quelle consigne secrète de silence prescriptif.

*
* *

Depuis plusieurs jours déjà, les Toulais, qui voyaient refluer des troupes, s'interrogeaient anxieusement.

A partir du 14 juin, des colonnes de toutes armes, venant du Nord et de l'Ouest, harassées et lourdes d'une infinie tristesse, s'écoulaient à Toul en un flot ininterrompu vers le Sud.

La garnison de Toul elle-même, centres d'instruction, bureaux et services de toutes sortes, prenait, parfois à travers champs, un départ précipité dans la même direction.

Cependant que flambaient les bâtiments de la Concentration et du Parc à fourrage avec leurs approvisionnements et que même s'allumaient à la gare les stocks de charbon de la S.N.C.F.

C'est à partir de ce moment que tous ceux qui, à Toul, possédaient voiture ou camion, ou tous ceux qui pouvaient y trouver une place d'ami, abandonnaient leurs foyers menacés, bientôt suivis, à bicyclette ou à pied, par une bonne partie de la population. C'était l'exode douloureux et lamentable, qui disputait aux convois de l'armée en retraite, les quelques routes ou chemins encore ouverts vers Neufchâteau.

Les trains ne circulaient plus, et je verrai longtemps, dans cette gare déserte, la dernière machine, haletante comme un sanglot, accrochée aux derniers wagons, qui attendait, sans patience, le dernier ordre de départ.

J'ai encore dans le coeur l'angoisse de mes compatriotes moins favorisés qui, sans se lasser, leurs enfants à la main ou sur les bras, montaient et remontaient cette avenue, à la recherche d'un train fantôme, sans que je pusse faire à cet égard, quoi que ce soit pour eux, sinon rester avec eux et partager leur détresse, dans l'espoir de leur être utile et de pouvoir veiller sur eux.

Dans le même temps, la ville s'emplissait de ces interminables convois de réfugiés qui, descendant des côtes de Meuse et de la Woëvre, avaient pensé trouver, à Toul, un havre de grâce et de protection.

Il n'y avait plus, à Toul, ni gaz ni électricité, ni d'autre eau que celle des puits centenaires, plus de boulangeries, ni de boucheries, ni de magasins ouverts, plus de journaux ni de radio, ni de téléphone. Nous étions coupés du monde.

Le bombardement commençait.

Cela dura ainsi, quatre longues journées et quatre nuits, plus longues encore.

Oh, Messieurs, et je le dis sans amertume, parce que c'est humain et naturel, nombreux et empressés et souvent sans grands frais, sont ceux qui accourent aux jours de victoire, mais en ces journées-là, chargées d'un destin tragique, j'ai su, avec ceux qui étaient restés, avec quelques amis et avec mes collaborateurs communaux demeurés à leur poste, ce qu'était le calvaire d'une pareille solitude, grevée d'une telle responsabilité.

L'espoir même me semblait interdit, puisque le hasard m'avait fait connaître, dans le secret d'une confiance, que les ordres de repli établissaient la ligne de défense derrière la Moselle et, plus au Sud, laissant la ville elle-même dans le secteur abandonné sur la ligne même des combats.

*
* *

Avec vos camarades des autres unités de la 58e division, ceux du 204e et du 100e Régiment d'Infanterie, vous avez tout fait, Messieurs du 227e, pour nous épargner ce malheur et cette disgrâce.

C'est dans la journée du 17 juin que votre régiment vint prendre à Toul ses positions de combat.

Une partie s'accroche à la côte Barine et au Saint-Michel, en liaison à l'Ouest avec le 204e, et à l'Est avec un bataillon du 100e, pour interdire à l'ennemi les débouchés des routes de

Verdun et de Briey, et couvrir les ponts du canal, au faubourg Saint-Mansuy et près de la gare de Toul.

Une autre portion s'établit au faubourg Saint-Evre, face au Nord, à l'Est et au Sud-Est, ayant à sa gauche d'autres éléments du 204e, et à sa droite toujours le 100e R.I.

Le reste du régiment se plaçait en réserve, un peu en arrière, sur la rigole d'alimentation.

Dans la journée du 18, la division allemande (la 58e aussi!) canonne la ville et presse de tout son élan jusqu'alors irrésistible.

Vos positions d'avant-garde ne peuvent être maintenues.

Dans la nuit, le repli effectué, les ponts sautent, ceux de Saint-Mansuy assez imparfaitement, ce qui, le lendemain, vous vaudra une prise de contact sévère à cet endroit. Le 19, à la pointe du jour, le combat s'engage en effet au faubourg Saint-Mansuy, où vous contez les Allemands.

Mais peu après, aux premières heures, une autre colonne ennemie, venant de l'Est par le pont de la Moselle et celui du canal de l'Est, s'infiltré dangereusement et prend vos positions de Toul à revers. La situation devient intenable et les Allemands entrent en ville.

A 8 heures du matin, je les vois, débouchant à la file indienne de la rue de la Petite Boucherie, suivre les rues des Quatre Fils Aymon et du Docteur Denis, longer le cours Poincaré, et se jeter vers l'Ouest et le Nord.

A 9 heures, ils sont à ce qui nous tient lieu de mairie provisoire, rue Jeanne d'Arc, en prennent possession avec une rudesse à laquelle je m'attendais, mais qui m'émeut, ainsi que les amis que j'avais pu alerter.

Prétextant que des civils auraient abattu quelques-uns de leurs hommes(!), ils exigent, pour 5 heures, vingt otages et le rassemblement de tous les hommes de 18 à 45 ans sur la place de la République.

La bataille fait rage à Saint-Evre, où votre régiment tient tête et résiste victorieusement.

En cette journée, les obus français pleuvent sur la ville, venant, à la fois, de la direction du Chanot et de Gye.

A 5 heures du soir, alors que nous autres, les otages, et toute la population mâle se trouvent rassemblés, un obus non identifié éclate sous les arbres de la place, face au café du Commerce. Six de nos pauvres compatriotes s'écroulent qui ne se relèveront plus; une cinquantaine d'autres sont plus ou moins grièvement blessés.

La population se terre dans les caves et dans les abris de la fortification.

A 7 heures, les Allemands s'assurent de la personne du maire et, à minuit, installent leur P.C. dans les caves de l'ancien Hôtel de Ville détruit.

Le 20 au matin, le bombardement et les attaques reprennent et durent toute la journée ; les balles sifflent dans les remparts et balaient l'entrée de la ville, à la porte Jeanne d'Arc.

Dans la soirée, Saint-Evre succombe.

La ville commence à flamber.

Le 21, le combat s'éloigne sur la rigole d'alimentation et en direction de Bicqueley.

La cathédrale brûle, le centre de la ville et le quartier des hôtels canoniaux ne sont plus qu'un gigantesque et terrifiant brasier.

C'est le lendemain 22 juin, vers 9 heures du matin, que cessent les combats; l'armistice, dit-on, doit être signé à midi.

Plus de 300 des vôtres jonchent le champ de bataille.

Nous les avons pieusement ensevelis dans la terre tuloise qu'ils avaient si vaillamment défendue. Dans un instant, nous irons nous recueillir sur ceux qui restent encore dans notre cimetière communal, où nous veillons sur eux de toute notre piété reconnaissante.

L'ennemi lui-même vous rendait hommage. Dans mes heures de captivité, j'entendais leurs chefs se plaindre, amèrement, de ce que votre magnifique résistance les avait mis en retard de plus de cinquante kilomètres sur leur horaire de marche. Et au lendemain de la bataille, leur général qui, disait-on, était au Saint-Michel, en descendit pour déposer, lui-même, deux couronnes, l'une pour leurs morts qui étaient bien plus nombreux encore, et l'autre pour vos grands morts.

Gloire à vos morts, gloire à vous, Messieurs. En ces jours funestes où c'était chose assez rare, votre défense, votre courage, votre sacrifice ont sauvé l'honneur et, quand l'armistice vous a arraché les armes des mains, vous aviez bien mérité de la Patrie et de la ville de Toul.

Vos drapeaux se sont couverts d'une gloire douloureuse, mais dont vous pouvez garder la fierté.

Dans la nuit qui nous enserrait alors de son étreinte glacée, votre vaillance éclaira nos marches lorraines d'un pur rayon de clarté et aussi d'espérance.

Grâce à vous et par vous, Toul ne s'est pas rendue sans combattre, et pour autant que le permettaient les formidables événements qui s'abattaient sur notre malheureux pays, Toul a pu rester fidèle à sa mission séculaire.

Messieurs, la ville de Toul vous en est reconnaissante.

Honneur à vous!

SCENES
D'EXODE

